François TRÉMOLIÈRES, *Approches de l'indicible, Études bremondiennes*

Grenoble, Jérôme Millon, 2014

Jacques Prévotat

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8539>

DOI : 10.4000/rhr.8539

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2016

Pagination : 148-150

ISBN : 978-2-200-93059-2

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Jacques Prévotat, « François TRÉMOLIÈRES, *Approches de l'indicible, Études bremondiennes* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2016, mis en ligne le 05 avril 2016, consulté le 25 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8539> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.8539>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

Tous droits réservés

François TRÉMOLIÈRES, *Approches de l'indicible, Études bremondiennes*

Grenoble, Jérôme Millon, 2014

Jacques Prévotat

RÉFÉRENCE

François TRÉMOLIÈRES, *Approches de l'indicible, Études bremondiennes*, Grenoble, Jérôme Millon, 2014, 22 cm, 258 p., 21 €, ISBN 978-2-84137-307-9.

- 1 Depuis la nouvelle édition de *l'Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, en 2006, par les éditions Jérôme Millon (Grenoble), les études bremondiennes ont connu un regain de vitalité. François Trémolières, maître d'œuvre de cette réédition, en est un indiscutable pionnier. Excellent connaisseur du dix-septième siècle religieux, auteur d'une thèse remarquée, *Fénelon et le sublime* (Champion, 2009, 2011) « qui se place délibérément », notait ici-même Sylvio Hermann De Franceschi [RHR, 2012-1, p. 150], « au carrefour de la critique littéraire, de l'histoire religieuse, de l'histoire de la philosophie et de la spiritualité », historien de la mystique, dominant l'historiographie du sujet – lecteur de Jean Baruzi, de Jean Orcibal, de Jacques Le Brun, de Michel de Certeau, de Michel Foucault..., F.T. rassemble ici, sous un titre éloquent, dix contributions ; elles s'échelonnent sur une quinzaine d'années (1997 à 2013), soit participations à des colloques, ou à des journées d'étude, soit chapitres d'ouvrages ou mises au point parues dans des volumes savants, dont, notamment, la réédition de *l'Histoire littéraire du sentiment religieux*.
- 2 Henri Bremond a vécu le temps de la crise moderniste. Dès ses premiers écrits (des articles « esthétiques » de la revue *les Études*), dès ses premiers livres (*Âmes religieuses, L'enfant et la vie, L'inquiétude religieuse, Newman*) son approche tranche avec la tonalité dominante de la critique littéraire de l'époque. « Vous n'éteindrez pas la délicieuse lueur de sa psychologie par trop de clarté théologique », observe finement Blondel (à Wehrlé, 13 novembre 1905). Ce que Bremond privilégie n'est pas d'ordre dogmatique ; il

s'agit plutôt de psychologie religieuse, d'*expérience*, de *sentiment*, d'intériorité, en bref, du cheminement sinueux et varié de la grâce dans les âmes. C'est dire qu'aux yeux des théologiens du début du XX^e siècle, intransigeants défenseurs du dogme, le plus souvent néo-thomistes, sa démarche qualifiée d'« anti-intellectualiste » porte atteinte à la foi et signifie complicité avec le modernisme. Laissons ici de côté ses difficultés avec la Compagnie de Jésus, son attitude vis-à-vis de Tyrrell, ses rapports étroits avec Loisy ; passons même sur la mise à l'Index de sa *Sainte Chantal*, en 1913 (F.T. publie le *votum* du censeur, l'un des rédacteurs de *Pascendi*), et le curieux épisode, en 1910, du « modernisme littéraire ». L'important est d'insister sur l'entreprise majeure, cette *Histoire littéraire du sentiment religieux en France des guerres de Religion à nos jours*, menée de 1916 à 1933, en onze volumes. Après Goichot, F.T. rappelle que Bremond ne s'est pas impliqué dans l'exégèse, ni dans l'étude des dogmes, ni dans la théologie, et qu'il a pu ainsi échapper aux turbulences de la crise moderniste. Mais il a trouvé une voie différente, celle de l'histoire, une sorte de repli, une « histoire-refuge », qui lui a permis de dire tout à la fois ce qu'il avait à dire et de parvenir à mener à bien, selon les termes d'E. Goichot, repris par F.T., ce paradoxe de « l'unique exception d'une entreprise "moderniste" qui ait réussi ».

- 3 À y regarder de plus près, les choses sont moins simples. Bremond n'est jamais tout d'une pièce. S'il n'a nullement été un théoricien du modernisme, il est demeuré jusqu'au bout l'ami fidèle de Loisy, « ce clerc qui n'a pas trahi ». Il a partagé nombre de ses sentiments. Entre autres, celui de la conviction que la raison ne gouverne pas tout l'être humain, que la foi, le sentiment religieux sont tout aussi importants, sinon davantage. Cette foi, cette conviction partagée du mystère de l'être humain, Loisy l'appelle la mystique. Bremond, qui admire en ce dernier l'auteur de *La religion* (1924), est, comme lui, convaincu que ce besoin de transcendance, qui soulève et arrache l'homme à lui-même, relève de l'ordre de la mystique. Bremond et Loisy partagent ainsi ce « panmysticisme » et marquent leur commune réserve à l'égard du Bergson de *Les deux Sources de la morale et de la religion*, dont la conception de la « religion dynamique », leur paraît privilégier l'approche des religions dogmatiques, surtout le christianisme. Attitude qui, à leurs yeux, méconnaît l'ampleur des aspirations de l'homme et bloque la progression vers cette « religion de l'humanité », chère à Loisy, qui dépasse le christianisme et annonce l'Église qui vient. Bremond partage cette aspiration universelle, et, en un sens, va même plus loin (p. 58), mais il entend demeurer un fidèle de l'Église (p. 103). À Frédéric Lefèvre, il tient à faire cette affirmation importante : « Par mes mystiques, je suis rivé à l'orthodoxie, je suis enchaîné au Paradis. Je suis l'historien des âmes saintes. Le clergé et l'épiscopat français ne s'y sont pas trompés, eux qui m'entourent d'une sympathie si généreuse, si constante, si reconfortante ».
- 4 Reste à saisir ce que Bremond met sous le mot de mystique. Il a passé sa vie à l'étudier et à parcourir la variété des visages de mystiques offerts par la tradition spirituelle ; mais, au sein même de cette diversité, le mot mystique prend un sens qui n'est pas vraiment clair. Il consiste en un principe unique – le « pur amour » – invariant observable dans toutes les écoles (p. 86) : mais, dès lors, ne risque-t-il pas, comme l'affirme un spécialiste (Dominique Salin, *L'expérience spirituelle et son langage*, Éditions des Facultés jésuites de Paris, 2015, p. 104), de laisser échapper un aspect fondamental, « ce qui est le plus significatif et le plus intéressant », à savoir « les différences entre les modes d'expression, les univers mentaux et culturels », c'est-à-dire, « l'individuel, l'incarné » ?

- 5 Un autre point a beaucoup occupé Bremond, auquel ses contemporains sont loin d'être restés indifférents, c'est celui de la « poésie pure ». La difficulté provient de ce que cette conception est associée par Bremond avec celle de son idée de la mystique. À ses yeux, l'élan du poète s'apparente à l'élan du mystique, indépendamment du sens, qui importe peu. Seule la musique compte. « La poésie pure contre la poésie à idées », suggère Albert Thibaudet. L'affirmation quelque peu provocante de Bremond ne va pas sans difficultés. Un autre critique, philosophe, rigoureux rationaliste, pourtant sensible à l'élan poétique, Étienne Gilson, contestera plus tard ce divorce entre la musique et le sens, comme si tout poème ne valait pas d'abord par ce qu'il signifie (« La poésie impure », 1948). Malgré les multiples *Éclaircissements* prodigués par Bremond, reconnaissons qu'un certain flou demeure. De même, lorsqu'il écrit à Loisy (6 août 1925) qu'il entend « faire l'expérience mystique aussi large que possible, et connaturelle presque, sous une forme ou sous une autre, à l'homme *et qu'il affirme que* l'expérience poétique présente les mêmes caractères... », on s'interroge. F.T. évoque, à juste titre, les perplexités d'un de ses maîtres de jeunesse qui se demandait, dès 1895, si le « baptême » de l'inspiration poétique ne présente pas le risque d'une « naturalisation » du sentiment religieux (p. 147 et 243). Et Jacques Le Brun, à l'occasion d'une recension de l'ouvrage de Max Milner (*Poésie et vie mystique chez saint Jean de La Croix*, réédité en 2010) formule une double remarque : d'une part, l'audience large et plus diffuse de Bremond ne peut-elle s'expliquer par le fait qu'en refusant d'assumer le rôle du théologien dans le domaine de la spiritualité, il n'a pu éviter de « brouiller le partage entre le laïc et le confessionnel » ? Et, d'autre part, ne faut-il pas relever une lacune chez un homme doué « d'une sensibilité et d'un sens esthétique certains » : ne lui a-t-il pas manqué d'avoir pris le temps d'établir aussi bien en théorie, que par une exigeante analyse textuelle, le rapport entre prière et poésie ? La question est vaste. Laissons aux spécialistes le soin de la trancher.
- 6 Au terme de la lecture de ce riche ouvrage, s'impose au lecteur la stature d'une personnalité difficile à identifier ; deux aspects semblent cohabiter en lui : l'un, capable d'admirer et de conduire ses lecteurs à une communion avec les plus grands mystiques et de toucher par là le peuple chrétien, et l'autre, plus obscur, moins immédiat, qui semble vouloir demeurer sur le seuil, sans prendre part ni partager cet élan, comme si l'impératif de leur commune vocation sacerdotale commandait aux deux prêtres, Bremond comme Loisy, le même devoir de proximité à l'égard des petits et des sans joie. Bref, une personnalité qui à la fois s'approfondit, autant qu'elle se dérobe.

AUTEURS

JACQUES PRÉVOTAT

Université Charles de Gaulle Lille 3.